

LE PRINCE MAZARE.

(Esquisses anecdotiques du xviii siècle.)

George de Scudéry, auteur de quantité d'ouvrages au- jourd'hui parfaitement oubliés, celui-ci même dont la Fer- lude plume volait au dire de Despréaux, enfant égaré...

La, le frère et la sœur durent chercher un gîte pour la nuit dans une auberge... Les deux voyageurs se dirigèrent vers la salle commune...

Sur ces entrefaites, les viandes s'étaient trouvées cuites à point, on servit le souper aux Scudéry et aux marchands...

À ces mots, Scudéry et sa sœur, qui étaient fort attachés à M. le prince et à Mme la duchesse de Longueville...

— Et vous, dit-il, vous n'avez rien de mieux à me proposer, si ce n'est de venir avec moi à Paris...

— Pour l'intelligence de ce qui va suivre, il est bon de dire que Mlle de Scudéry travaillait alors à la dixième partie de son roman d'Artamène ou le grand Cyrus...

Dans cette œuvre indigne autant que volumineuse, l'amour est le premier et pour mieux dire l'unique mobile des grandes actions de Cyrus...

Mais Mandane est bien étonnée à Philippe par Mar- c'Antoine, souverain des Sices, qui après lui-même de sa cour...

— Je crois enfin, dit-il, que le lecteur tremble jusqu'au dernier moment pour les jours de ce héros, et voit ce que j'ai imaginé pour atteindre ce but...

— Oui, fit Scudéry. — Vous jugez dès lors quelle est sa joie, lorsque sa rivale Mandane, enlevée par le prince des Scythes...

— Parfait! dit Scudéry. Les deux voyageurs se dirigèrent vers la salle commune...

— Mais, pas du tout! Je voudrais bien voir qu'ils s'avisent de me proposer pour eux-mêmes quelque bagatelle...

— Mon Dieu! mon frère, que vous êtes comique! Il n'y a pas moyen de tirer un mot de vous...

— Et bien donc! monsieur, puisque vous le voulez; mais ne faites pas trop souffrir; car, je l'avoue, malgré moi, ce prince m'ennuie...

— Pourquoi ne le ferions-nous pas assommer tout simplement? dit Scudéry. — Assommer? dit Mlle de Scudéry...

— Oui, assommer. Comme cela, l'affaire sera plus prompte et aussi plus décente. Un petit coup de poignard, et tout est dit. C'est ainsi qu'un prince doit mourir...

— Entendez-vous, dit Mlle de Scudéry; mais par qui le feriez-vous assommer? — Par moi-même, dit Scudéry...

— Seigneur! s'écria l'aubergiste, aussi peu rassuré que les marchands eux-mêmes, ne vous l'avez-je pas dit que ces gens-là m'avaient l'air suspect?...

(1) Artamène, ou Rome vaincue, poème héroïque, dédié à la reine de Suède.

— Cela se peut, répondit le sergent de maréchaussée, mais ce ne serait pas la première fois qu'on aurait vu des gens en place préempter des crimes et conspirer contre le roi...

— Cela se peut, dit Scudéry. — Et celui de madame? — Magdeleine de Scudéry, ma sœur. — Quel est ce prince Mazare que vous voulez assassiner?...

— Bien n'est plus vrai, dit Scudéry d'un ton fort sérieux. — Bien n'est plus vrai, dit Scudéry d'un ton fort sérieux...

— Mais j'ajouterai, continua Scudéry, que ce prince figure parmi les personnages d'un roman qu'achève en ce moment mademoiselle ma sœur; je pense qu'aurait été à bien le point de lui ôter ou de lui laisser la vie sans faire tort à personne...

— En arrivant dans ce village, le premier soin de Scudéry et de sa sœur fut d'aller à messe. — Le sergent de maréchaussée, qui se trouvait dans le village, fut d'abord étonné de les voir aller à messe...

— Le sergent de maréchaussée, qui se trouvait dans le village, fut d'abord étonné de les voir aller à messe. — Le sergent de maréchaussée, qui se trouvait dans le village...

— Le sergent de maréchaussée, qui se trouvait dans le village, fut d'abord étonné de les voir aller à messe. — Le sergent de maréchaussée, qui se trouvait dans le village...

— Le sergent de maréchaussée, qui se trouvait dans le village, fut d'abord étonné de les voir aller à messe. — Le sergent de maréchaussée, qui se trouvait dans le village...

— Le sergent de maréchaussée, qui se trouvait dans le village, fut d'abord étonné de les voir aller à messe. — Le sergent de maréchaussée, qui se trouvait dans le village...

— Le sergent de maréchaussée, qui se trouvait dans le village, fut d'abord étonné de les voir aller à messe. — Le sergent de maréchaussée, qui se trouvait dans le village...

d'une manière effrayante. Le 5 de ce mois, on a trouvé contre une maison convertie en chaume de Fouquieres-Les-Lens des alouettes et une meche en partie consumée...

On lit, dans la Sentinelle des Pyrénées, l'article suivant sur les Espagnols de Balmaseda:

« Qui n'a pas vu ces soldats de la légitimité à leur arrivée à Bayonne ne peut se figurer dans quel état déplorable ils étaient; cela faisait mal au cœur. Amalgamés par les privations et les fatigues, exténués par les veilles, brûlés par le soleil, ils étaient horribles, presque hideux...

« Une lieue de Bayonne, la colonne a fait halte. Pendant cette pause, qui a été longue, chacun a de son mieux rajusté ses haillons, par un double sentiment de fierté et de décence; cela fait, ils se sont disposés par escadrons, par compagnies, officiers, tambours et trompettes en tête...

« L'excès de leur dénuement et les traces profondes de leurs souffrances oppressaient le cœur. La défilé de 1,382 vaincus, qui ont résisté jusqu'à la dernière extrémité contre des forces dix fois supérieures en nombre; sur ces 1,382, il y a 233 officiers, 1,041 soldats, 5 femmes et 3 enfants, débris ruinés des lanciers d'Aragon, des lanciers de Valence, des bataillons du Cid, de la Manche et de la fidélité...

« Les officiers supérieurs, qui avaient la marche, étaient aussi misérablement vêtus que les simples soldats; cependant, malgré l'altération de leurs traits, ils étaient de reconnaître que la plupart d'entre eux ont dû recevoir une belle éducation, et qu'ils appartiennent à des familles d'une position élevée.

« Après ces officiers venait la cavalerie. Ces corps sont moins maltraités que l'infanterie; il est vrai aussi qu'ils sont composés d'hommes supérieurs et robustes, et que leurs fatigues ont nécessairement été bien moins grandes que celles de ces derniers.

« Les plus fatigués étaient étendus sur l'herbe, pêle-mêle, et dormaient au soleil. Quelques autres, fêlement draps de leurs manteaux crasseux et déchirés ou de leurs couvertures criblées de trous, formaient cercle autour des joueurs en fumant des cigares ou en fredonnant des chansons de leur pays...

« Des que le voyage en Catalogne fut résolu, on se souvint qu'Espartero ordonna au général Concha d'abandonner les contrées de Cuença et de Guadalajara pour se porter sur le passage des reines afin de le protéger, et qu'en même temps que le général Concha opérait son mouvement, Balmaseda s'échappa de Beteta et fonda sur la Vieille-Castille...

« Concha n'était point homme à laisser fuir tranquillement son ennemi; il s'attacha à ses pas, franchit l'Èbre à son tour et se précipita à la poursuite de Palacios et de Balmaseda que traquaient également le vice-roi de Navarre et le colonel Canedo...

précisément celle-ci que harcôlât Concha. Les soldats de Palacios avaient la persuasion que le dessein de leur chef était de marcher sur la Bordada pour de là pénétrer dans les Amézcoaz; mais ils furent trompés, disent-ils, Palacios les avait vendus, livrés, trahis. Il leur fit croire que Balmaseda avait pris la direction de la frontière, que la Bordada était inapprochable (les chrétiens ou occupaient l'entrée, il est vrai), et ils se ruèrent en masse vers le nord. Concha ne désespérait pas, il était toujours à leurs trousses, les fusillant par derrière.

« Bientôt, Palacios se détacha de sa colonne, accompagné seulement d'un escadron, et courut dans l'intérieur du Guipuzcoa; la faction ne comprit rien à cette conduite de leur général, si ce n'est qu'il les abandonnait en emportant avec lui toutes les munitions, et que Concha les écrasait toujours. La trahison leur parut alors évidente, et leur dernier espoir s'évanouit. Que faire? Que devenir? En France! s'écria un colonel. En France! en France! répétaient officiers et soldats, et la France les a reçus hier.

« En dix jours, ces hommes ont fait un trajet de cent lieues; depuis trois jours ils n'avaient mangé, lorsqu'ils sont arrivés à Saint-Jean-de-Luz. Le général Concha ne s'est arrêté qu'à notre frontière. Un quart d'heure plus tard, au dire des factieux, ils auraient tous été anéantis.

« Il faut bien prendre garde, pendant et après les révolutions, aux accusations et récriminations que l'on élève. Dans des circonstances aussi graves, il est très difficile de reconnaître si les actions des hommes ont été toujours droites et conséquentes. Si elles sont loyales et sincères par rapport à leurs principes, ils se peut qu'elles soient blâmables par rapport à tel parti ou à tel pouvoir passager. Pour ne pas se tromper, il faut considérer quels sont les principes des hommes et si leurs actes y sont conformes. Quelques exemples expliqueront mieux notre pensée.

« Dans cette catégorie faut-il placer Armand Carrel, l'ancien rédacteur du National, dont l'esprit rempli encore cette publication? Armand Carrel, sorti de l'école militaire de Saint-Cyr, officier au 29e régiment de ligne, quitta ce corps, passa la frontière, et se trouva en 1823 avec une armée étrangère combattant contre une armée française. Elevé sous la protection du roi, il a pris les armes contre le roi; Français, il est l'ennemi des Français, il fait la guerre à la France.

« Dira-t-on que, quoiqu'en Espagne, il était sous le drapeau tricolore? Mais le coup de canon du général Valin tria contre ce drapeau, venait de prouver que ce n'était point le drapeau de la France; et cent mille hommes franchissant la Bidassoa sous le drapeau blanc démontraient encore mieux que Carrel combattait contre son pays avec des étrangers.

« Si l'armée française avait été repoussée, l'armée espagnole, et Armand Carrel avec elle, aurait envahi le territoire français. L'ancien élève de Saint-Cyr aurait pris part aux actes de cette invasion, à ses combats, aux dommages qu'elle aurait occasionnés dans le pays, au renversement de la restauration, et, probablement, à l'installation d'un nouveau gouvernement établi avec le secours de bayonnettes étrangères.

« Ou voit donc qu'il ne tient qu'à un parti de soutenir qu'Armand Carrel était un traître, un transfuge qui avait déserté à l'ennemi et aidé l'étranger dans ses projets d'invasion et de changement du gouvernement établi. Comment se déridrait-on en justice réglée contre une pareille accusation?

« Prenons un autre exemple: c'était un grand libéral que Benjamin Constant. Il possédait la qualité et le titre de Français, et il y tenait, comme l'a prouvé une solennelle discussion. Cependant, en 1814, on le voit dans le camp des Prussiens, redigeant les proclamations d'un général étranger; il arrive en France avec les bagages des alliés et de Bernadotte, prince de Suède, autre Français portant les armes contre son pays.

« En 1815, une seconde invasion a lieu, et Benjamin Constant écrit dans un livre sur les cent-jours, cette phrase étonnante: « Bonaparte parut à la majorité de la nation l'ennemi véritable; les Prussiens et les Russes nous redoutables que lui. » Voilà donc B. Constant, un des demi-dieux du libéralisme, atteint et convaincu d'avoir été traître à sa patrie, d'avoir pactisé avec les étrangers, d'avoir aidé l'ennemi dans ses plans d'invasion de la France. Qu'en dira le National?

EXTRAITS DIVERS.

— On lit dans la Phare de Dieppe: « La commune de Saint-Vaast, canton d'Envermen, est en émoi depuis quelques jours; la tristesse est peinte sur tous les visages, et la chose veut qu'on s'en occupe; il n'y a rien moins, pour les personnes menacées, que la perte de leurs biens. Des placards annonçant la destruction, l'incendie, furent apposés dans différents endroits de la commune, et l'effet suivit presque aussitôt les menaces. Dans la nuit du 14 au 15 de ce mois, une grange remplie de foin et une étable à vaches appartenant à M. Troude furent la proie des flammes. Trente-quatre entes appartenant au sieur Moisan furent coupées, les légumes de son jardin arrachés et laissés sur place.

— On mande de Lens (Pas-de-Calais), 13 juillet: « Les populations des communes voisines se voient obligées d'organiser des patrouilles de nuit, par suite des incendies qui se multiplient dans nos environs

